

LA QUESTION DE L'ALTÉRITÉ CHEZ MOHAMMED DIB ET MAURICE BLANCHOT

Lamia OUCHERIF

Département de français- ENS Bouzaréah, Alger, Algérie

Laboratoire LISODIP

amilaou@yahoo.fr

Résumé : La question de l'altérité a été largement posée par les écrivains et les philosophes. Une question qui a même entraîné certains à vouloir se taire vu la difficulté d'y répondre par les mots. C'est ce que nous allons voir à travers quelques œuvres de deux écrivains qui nous intéressent qui appartiennent à deux pays différents : Maurice Blanchot (France) et Mohammed Dib (Algérie). Les deux écrivains ont considérablement porté leur attention sur les rapports que les hommes peuvent entretenir entre eux et sur la perception qu'a l'homme de ce qu'on appelle l'Autre ou l'étranger, mais aussi sur ce que cette perception peut engendrer en l'être, l'amenant à se poser des questions d'ordre existentiel.

Mots-clés : L'Autre, le Moi, étrangeté, monde, création.

THE QUESTION OF ALTERITY IN MOHAMMED DIB AND MAURICE BLANCHOT

Abstract : The question of otherness has been widely asked by writers and philosophers. A question that has even caused some to want to be silent, given the difficulty of answering it with words. This is what we will see through some works of two writers of interest to us who belong to two different countries: Maurice Blanchot (France) and Mohammed Dib (Algeria). The two writers have focused their attention considerably on the relationships that men can maintain between themselves and on the perception that a man has of what is called the Other or the stranger, but also on what this perception can engender in being, leading him to ask himself questions of an existential order.

Keywords : The Other, the self, strangeness, world, creation.

Introduction

Dans un essai extrait de *l'Arbre à dire*, M. Dib (1998, p.33) partage avec nous une expérience qu'il a vécue lorsqu'il a assisté à un débat tenu entre des philosophes sur l'altérité. Il a alors posé une question aux intervenants : « -Vous avez constaté comme moi que le monde est plein d'étrangers. Qui sont les autres ? ». Après un long silence, un philosophe lui répond : « Nous autres » (p.

33) ; il s'agissait de J. Derrida. Réponse qui a entraîné notre écrivain dans un chaos total car il est resté sur sa faim. À partir de cet échange d'idées entre philosophes, évoqué par M. Dib, nous pouvons nous poser les questions suivantes : Qui est « l'Autre » ? : Même ou Autre ? Autre ou Autre ? Cela sous-entend-t-il qu'au fond l'Autre n'existe pas. C'est Moi qui fais que l'Autre existe du moment où c'est Moi qui constate sa différence. Nous comprenons donc bien pourquoi M. Dib consent à nous dire que « le monde est plein d'étrangers ». Dans le même ordre d'idées, M. Blanchot (1980, p. 28) écrit : « L'autre est lui aussi toujours autre, cependant se prêtant à l'un, autre qui n'est ni celui-ci ni celui-là et, toutefois, chaque fois, le seul, à qui je dois tout, y compris la perte de moi. » L'Autre devient le semblable et le Moi *n'est plus* puisqu'il devient lui-même un autre. Telle est la complexité de poser la question de l'étrangeté une fois que l'être se confronte à l'autre. Dès qu'un être se rapproche de l'autre qui lui semble « étranger », il s'implique indéniablement dans des rapports d'altérité et s'il lui arrive de se poser des questions sur cette relation qui le relie à l'autre, il ne peut éviter de se poser des questions, ne serait-ce que de façon intuitive, sur sa propre personne ou sa propre identité. L'Autre serait pour M. Dib et M. Blanchot (1971, p. 168) cet « insaisissable quelqu'un ». Leur écriture est imprégnée des questions profondes posées sur l'homme et son « désastre ». Le désastre de découvrir en moi une « non personne » qui fait que je me pose sans cesse des questions sur mon avenir incertain ou dirions-nous avec M. Dib (1990, p. 53) des questions sur celui qui ne « s'appelle plus ». Les deux écrivains ont consacré leur vie à chercher l'Autre, à chercher à nommer « l'innommable », « l'innommable [...] une expérience vécue sous la menace de l'impersonnel ». (Blanchot, 1979, p. 289-290). Nous avons choisi de nous intéresser à Mohammed Dib et Maurice Blanchot pour tenter d'expliquer ce que signifie l'altérité dans un « monde d'étrangers ». Ce que les deux écrivains partagent, c'est d'expérimenter l'Autre dans l'écriture, c'est d'essayer de rencontrer cet « insaisissable quelqu'un » pour se comprendre soi-même et comprendre l'homme. À partir des réflexions de M. Dib et celles de M. Blanchot sur la question de l'autre ou de l'étranger, nous allons essayer de répondre aux questions suivantes : pouvons-nous réellement prétendre à l'existence de l'autre ? Est-ce que l'étrangeté de l'autre ne vient pas en réalité de notre propre étrangeté ? Autrement dit, si au fond de nous-mêmes, nous sentons une part d'étrangeté, comment la reconnaître et comment la distinguer de l'étrangeté de l'autre ?

1. Le désastre de l'être sans nom ou la question de l'innommable

À la question « qui êtes vous ? », vous répondez en énonçant votre nom. Chose tout à fait naturelle, dirions-nous. Chacun se reconnaît par son nom et c'est déjà chose heureuse que je puisse me situer dans ce vaste monde dans lequel je me trouve, au moins par mon nom.

Cependant, je sais que ce nom dont je suis pourvu n'est pas tout à fait moi, encore qu'il me désigne, m'identifie. Entre lui et moi, comme entre le langage et moi, existe cet habitat du non-dit que mon nom ne nomme pas, désert incommensurable où je ne cesse de courir vers la demeure du dit [...]

Dib (1998, p. 12)

C'est à partir du moment où l'homme commence à comprendre que son nom est loin de l'identifier en tant qu'être que les questions concernant son identité, son existence, pèsent sur lui. Mohammed Dib définit cet écart entre ce qui me fait par mon nom et ce qui me fait par mon être par l'expression « habitat du non dit ». Un habitat que je suis appelé à explorer et à connaître. L'homme cherchera le chemin qui le guidera vers la « demeure du dit » et dans lequel il apprendra à nommer. Ce sera un habitat dans lequel tout lui semblera étranger ; tout objet, tout être, tout événement seront destinés à être nommés. Le Moi qui se cherche et qui est conscient de sa recherche ne pourra jamais se retrouver. Il sait que tout ce qui existe autour de lui est symbole et que tout est apte au changement. C'est « le tourment véritable d'une existence réelle », écrit Maurice Blanchot (1979, p. 289). Tout être a besoin de comprendre son existence, de définir ce qui est essentiel pour lui dans la vie. Il se doit de se trouver un nom, non pas celui qu'il l'a identifié malgré lui mais celui qu'il se met à chercher et qu'il l'amènera à s'accepter en tant qu'être humain faisant partie d'une société. Avant cette recherche, il est un être sans nom et « s'attend à se rencontrer lui-même, tout ce que chacun de nous cherche. » (Dib, 1994, p. 51). Dans un autre passage de *L'Infante maure*, Mohammed Dib décrit cette rencontre avec soi à travers l'objet miroir, il écrit :

On se regarde ainsi dans un miroir, on y découvre quelqu'un d'autre. On se dit : « C'est moi », parce que personne d'autre ne se regarde dans cette glace. Mais comment savoir ? On est ici, ou là, on ne saurait être dans deux endroits en même temps. En vrai, on ignore ce qui se passe, qui vous surveille de l'autre côté. Si au moins on pouvait aller voir. Voir qui se cache au fond du miroir, ne se cache même pas. Mais je crois qu'on passerait sa vie à se poser de telles questions.

Mohammed Dib (1994, p. 28)

L'être en quête de soi se sentirait-il épié par lui-même ? mais un « lui-même » qu'il ne connaît pas ou du moins qu'il apprend à connaître. L'être qui se cherche a besoin de fréquenter sa propre personne comme si elle lui était étrangère. Le miroir n'est là que pour me montrer la phase cachée de ce que je suis ou de qui je suis. L'objet miroir est loin d'accomplir sa fonction pour celui qui cherche à se trouver un nom. Au lieu de permettre à l'être de se voir et de se montrer, il l'enfoncé au contraire dans son épaisseur et l'entraîne dans un

questionnement sans fin sur son identité. Si Mohammed Dib emploie l'objet miroir pour expliquer comment la personne perçoit son image, Maurice Blanchot l'explique en recourant à la notion de rêve. Il écrit à propos du dormeur qui perçoit son image dans le rêve :

Pourtant, ce moi en image, qui n'est qu'une image de Moi, sans aucun pouvoir de se retirer de soi, donc de se mettre en doute, dans sa certitude inflexible, est bien un étrange moi, aussi peu sujet qu'objet et plutôt l'ombre de lui-même, une ombre étincelante qui se dégage de nous comme une réplique plus vraie, parce qu'à la fois plus ressemblante et pourtant moins connue.

Maurice Blanchot (1971, p. 169)

Le rêve comme le miroir fait voir au Moi cet aspect inconnu de lui-même. Un aspect qui le mettra mal à l'aise car lui paraissant plus vrai que le vrai, comme un son de cloche qui viendra lui grincer aux oreilles et le réveiller de son état de sommeil. Comme pour le miroir, si je crois que le rêve va me conduire à percevoir une ombre de clarté dans l'obscurité, il va au contraire m'enfoncer dans les ténèbres de la nuit. De peur de ne plus pouvoir dire « je », l'être tentera de se rencontrer et surtout de rencontrer l'Autre. Mais quel Autre ? Peut-il déjà chercher le différent avant même de se comprendre ? Avant d'aller vers l'Autre qui est loin de moi, qui ne me ressemble pas, j'essaie d'abord de saisir cette part étrange qui est en moi et qui met en péril ma propre personne au point que je m'installe dans la négation, dans un moi « sans nom ». J'ai besoin de « courir » après « la demeure du dit » et de faire en sorte de m'installer dans un lieu, en évitant d'être dans l'entre-deux. Un « entre » qui peut m'accabler et qui m'effacera à jamais. « Ce qu'il ne faut surtout pas que je fasse : tomber entre deux lieux. Dans l'un, oui, dans l'autre, oui ; entre, non. » (1994, p. 170) Sauf la « capacité nommante » peut m'aider à trouver une « demeure » dans laquelle j'installerai mon « Moi ». Du moment où l'être reçoit un nom, il acquiert cette aptitude à nommer. C'est ce que nous explique Mohammed Dib dans *l'Arbre à dire* : « il ne faut jamais oublier que ma fonction nommante, je la dois à l'identification dont j'ai bénéficié en recevant mon nom. » (p. 13) C'est aussi cette capacité nommante qui me permet de m'ouvrir à celui que je considère comme l'Autre, celui qui me paraît différent et qui n'est pas Moi.

2. Découvrir l'Autre qui n'est pas Moi, c'est se découvrir autre

Nommer, c'est parler. « L'homme ne devient homme qu'en devenant être parlant » (Dib, 1998, p.209). Nommer, c'est aussi apprendre à se confronter à l'Autre qui est différent de moi et que je m'apprête à connaître. Parler pour connaître le différent est donc essentiel si je veux assumer pleinement mon Moi. Mais cela dépend de ma première expérience, de cette expérience que j'ai vécue

avec moi-même et qui m'a fait comprendre qu'il existe une part d'étrangeté en moi. Même si cette étrangeté est différente de celle à laquelle je vais faire face, elle m'aura au moins appris à adopter un certain comportement et elle m'aura surtout appris à écouter. Parler avec soi-même, c'est savoir s'écouter, et parler avec l'Autre qui m'est étranger par sa différence, c'est aussi savoir lui tendre l'oreille au risque de tomber dans le malentendu. Toutefois, « si dans le malentendu nous prêtons mieux l'oreille à ce qui est entendu, nous aurions trouvé le passage secret qui mène d'une sensibilité à une autre, d'une intelligence à une autre. D'une culture à une autre. » (Dib, 1998, p. 27) Tout est donc dans cette question de tenter de supprimer ou d'effacer ce « mal ». Un vrai mur qui pourrait me séparer à jamais de l'Autre, de ces Autres que j'aurais bien voulu distingués et tenir éloignés de moi. Et il faudra dans ce cas là voir dans ce « mal », contenu dans le mot « malentendu », le maléfique et le mauvais, c'est-à-dire tout ce qui peut me nuire et me mettre dans un état de non-être ou « un processus de dépersonnalisation de l'individu » (Dib, 1998, p. 62)

Trouver le « passage secret » qui me conduit du « malentendu » vers « l'entendu », c'est d'accepter de changer. Changer en rencontrant autrui, c'est un risque à prendre mais c'est aussi un appel au secours qui m'empêchera de sombrer dans « l'Unique ». Selon Maurice Blanchot, tout être a besoin de l'Autre pour vivre, sans lui il serait comme une âme morte. L'être ne pourrait pas se considérer comme unique à moins qu'il sombre dans un délire qui le couperait du reste du monde. Blanchot écrit à ce propos : « Qu'autrui n'est pas d'autre sens que le recours infini que je lui dois, qu'il soit l'appel au secours sans terme auquel nul autre que moi ne saurait répondre, ne me rend pas irremplaçable, encore moins l'unique [...] (1980, p. 39). S'enfermer sur soi, c'est refuser de s'impliquer dans la vie, c'est donc en quelque sorte se laisser mourir sans s'en apercevoir. Le mal devient plus qu'un mur qui me sépare des autres, il est la finitude. Une fin dont je suis la cause car refusant de m'ouvrir à la nature même de l'être humain : vivre.

Par contre, le fait même d'admettre le changement, de me « retransplanter ailleurs », me donne la possibilité de me découvrir autre, « de développer des dispositions latentes, de donner faculté à des dons ignorés de s'épanouir. » (Dib, 1998, p. 67). Toute nouvelle réalité exige de moi que je devienne autre, toute nouvelle réalité m'amène à profiter de ces dons qui étaient en moi et dont j'ignorais l'existence. Plus que de se connaître, le Moi s'épanouira car une part de lui-même a pu voir le jour. Cette part d'étrangeté qui est en moi emprunte la voie de la familiarité et me fait vivre un moment singulier. Un moment où une lumière jaillit de nulle part et me fait voir l'exception : un instant de vérité qui m'éclaire sur ma personne. « Qu'aucune chose n'ait peur de l'autre. Eau vive, ta lumière s'inventera elle-même, ni blanche ni sombre, jusqu'au moment où le jour en viendra à poindre » (Dib, 1994, p. 53) Une « eau vive » : un nom trouvé par le Moi et qu'il ne faut surtout

pas chercher à classer ou à ranger dans un quelconque registre ; c'est le nom de cette chose enfouie en l'être et qui s'est révélée dans un moment d'échange avec autrui.

D'après Maurice Blanchot (1980, p.50): « Lorsque l'autre se rapporte à moi de telle sorte que l'inconnu en moi lui réponde à ma place, cette réponse est l'amitié immémoriale qui ne se laisse pas choisir [...] » Dans le cas où l'Autre se rapporte au Même, une communication silencieuse naît entre eux et rend compte d'un sentiment très fort, celui de l'amitié. Un rapport se tisse entre un « je » et un « il » sans crier gare et crée un terrain d'entente dans lequel nul ne peut savoir qui est-ce qui a commencé à faire appel à l'autre. Le Même devient Autre et l'Autre devient Même. C'est une relation qui est bâtie sur l'inconnu. L'étrangeté de l'un se lie avec l'étrangeté de l'autre pour former une *empathie*. L'Autre devient le semblable et le Moi *n'est plus* puisqu'il devient lui-même un autre. Finalement, lorsque Mohammed Dib déclare que « le monde est plein d'étrangers », est-ce pour désigner un fait positif ? Pour dire qu'au fond, chacun doit se chercher dans l'autre, ou dirions-nous dans les deux autres : l'autre qui est en moi et l'autre qui me semble différent. *L'autre et l'autre* sont de toute évidence semblables, du moment où ils me sont tous les deux étrangers. Mais pour arriver à comprendre un tel état de fait, il faut connaître l'exil :

L'exil nous fait en même temps moins étrangers au monde, ses chemins sont, dans la mesure où nous le voulons, les plus sûrs à nous mener vers l'Autre, notre semblable. Et à l'extrême de la voie qu'il ménage à la différence peut se révéler une porte ouverte à telle forme de résurrection.

Dib (1998, p. 66)

Le fait même de constater que « le monde est plein d'étrangers » amène l'être à essayer de comprendre ce qu'est l'étrangeté, c'est-à-dire à tenter de se situer dans un monde qu'il ne connaît pas. Mohammed Dib consent à nous dire que connaître l'exil permet à l'être de se sentir moins étranger au monde. Pourquoi ? Est-ce parce que c'est quand l'être se sent étranger qu'il se pose plus de questions sur son nom ? Ce nom qu'il se doit de chercher et qui constitue son identité inconnue. Pourrions-nous dire que plus nous nous sentons étrangers, plus nous faisons l'effort de comprendre cette part étrange qui est en nous ? Et « la fonction nommante » se développera encore plus en nous ? L'être sentirait ainsi qu'il est en train de renaître. De l'état d'étrangeté qu'il aurait vécu, il passerait à une « forme de résurrection ». Mais, qu'en est-il de ceux qui n'ont pas connu l'exil ? Ceux-là ne connaîtraient-ils pas la « résurrection » ? Est-il possible de sentir l'exil sans pour autant l'avoir vécu ? Si tout être est appelé à chercher le nom de cette part étrange qui est en lui, il sera bien dans l'état de quelqu'un qui se sent comme exilé. Il s'agirait d'un *sentiment d'exil* qu'il développerait suite à des questions qu'ils se seraient posées sur le sens de la vie, le sens de son rapport aux autres, c'est-à-dire, les membres de sa société. S'il

n'est pas évident de comprendre l'autre qui m'est étranger, il n'est pas non plus évident de comprendre l'autre que je considère comme mon semblable, celui qui fait partie de la même société que la mienne.

D'ailleurs M. Dib lui-même explique que cela dépend de chacun, même l'exilé, s'il manque de volonté, il ne peut pas saisir cette chance qu'il lui fera vivre l'empathie. Ainsi, nous dirions que connaître l'exil ou le vivre, c'est aussi le sentir. Il s'agirait donc là aussi d'un *sentiment d'exil*. L'expérience de celui qui aurait réellement vécu l'exil serait, peut-être, différente de celle qu'il ne l'aurait pas vécue mais dans les deux cas, l'être se serait mis face à cet état de conscience qui l'aurait conduit à s'interroger sur son identité. C'est ce sentiment d'exil qui me ferait prendre « les chemins » qui me conduiraient vers mon autre qui est mon semblable, c'est-à-dire cet autre que je suis et que ne connais pas. Maurice Blanchot (1980, p.105) affirme que tout écrivain est en état d'être exilé à partir du moment où il se met à écrire : « Qui écrit est en exil de l'écriture : là est sa patrie [...] ». N'est-ce pas là l'un des meilleurs hommages que Blanchot rend à ses semblables ? c'est-à-dire, à ces êtres à part qui ne peuvent pas vivre sans se soucier de comprendre ce que signifie vivre dans un « monde » qui est « plein d'étrangers », pour reprendre l'expression de M. Dib.

3. L'art d'écrire ou la création d'une « nuit ensoleillée »¹

Selon M. Dib (1998, p. 65), l'artiste, inscrit dans « la catégorie des exilés », géographiquement parlant, occupe une place favorable car pouvant mieux comprendre la signification de vivre dans l'étrangeté ou plus précisément de vivre l'étrangeté. Si sans être exilé, l'écrivain est déjà soumis à des questions portant sur l'étrangeté du monde, il l'est doublement lorsqu'il vit dans un pays étranger. Mohammed Dib, en tant qu'homme d'exil, nous explique que les artistes et les écrivains qui vivent dans l'exil sont, dans une certaine mesure, « chanceux ». S'ils ressentent l'éloignement de leur pays d'origine comme une déchirure, ils devraient se dire que « cette déchirure oblige en eux le créateur à regarder plus au fond l'enfer caché de l'homme. » (1998, p. 65) L'écrivain est appelé à *traduire* cet enfer qui est caché en lui pour réaliser ce qui a priori semble irréalisable : une œuvre qui est une œuvre de soi et qui fait son *apparition* dans une « nuit ensoleillée ». Si cette expression paraît paradoxale, elle ne l'est pas pour celui qui l'a créée. Elle est une vérité qui définit au mieux son état pendant le moment de création. Un moment à part qui lui permet de dénouer des « nœuds d'obscurité »², c'est-à-dire de mettre au jour les mots

¹ Expression employée par Mohammed Dib dans *Neiges de marbre*, p. 91.

² A propos de ce qu'il nomme « nœuds d'obscurité », Mohammed Dib écrit dans : « Dans chaque vie, par moments, comme des nœuds d'obscurité se condensent et, ténébreux comme ils sont, ne cessent plus de vibrer. Toute la lumière du monde peut venir vous visiter après ; eux demeurent, ne défont pas, n'offrent de prise ni à cette lumière ni à aucune lumière. Eux, parce que ce sont des opacités qui pensent. Ils échappent à tout. Ils font feu de tout, les idées, les choses, les jours comme vous les passez, les souvenirs qui vous restent de ces jours, ce que vous n'aimeriez pas dire. Tout. De quelle espèce est leur ténérosité : à la minute où on le saura, si cela se pouvait, le monde aura vécu. », *Neiges de marbre*, p. 64-65

capables d'exprimer le monde tel qu'il le voit ou dirions-nous un monde qui lui ressemble, celui dans lequel il ira « débaptiser d'autorité toutes choses pour leur inventer des noms nouveaux. » (Dib, 1998, p. 14) La « nuit ensoleillée » est ce « nom » qu'a trouvé Mohammed Dib pour traduire cette pensée obscure qui lui a fait comprendre qu'il ne peut pas exister autrement que ce qu'il est : un écrivain poète. D'après Maurice Blanchot :

L'écrivain ne peut pas se retirer en lui-même, ou il lui faut renoncer à écrire. Il ne peut pas, en écrivant, sacrifier la pure nuit de ses possibilités propres, car l'œuvre n'est vivante que si cette nuit- et nulle autre- devient jour, que si ce qu'il a de plus singulier et de plus éloigné de l'existence déjà révélée se révèle dans l'existence commune.

Maurice Blanchot (1981, p. 19)

Ce que l'un appelle « la nuit ensoleillée », l'autre l'appelle « la pure nuit ». Une nuit qui est pour Maurice et Blanchot et Mohammed Dib, unique. Elle l'est car elle amène le créateur à avancer dans sa quête en tant qu'être humain voulant se comprendre et comprendre le monde dans lequel il vit. Une nuit qu'il est difficile de situer dans le temps car en réalité elle n'existe pas. Pure nuit ou pure lumière éclairant un Moi qui veut se dire et qui veut saisir son étrangeté. Une « nuit sans nuit » qui fait oublier à l'être qui il est et où il se trouve. C'est cette nuit qui amène le « Je » à énoncer un discours dans lequel il insiste sur son absence ou sur sa disparition : « Je n'ai plus de nom. Je ne m'appelle plus. Le nom est la lampe qui éclaire votre figure, mais sa lueur pourrait aussi cacher votre vraie figure et ne montrer qu'un masque. Le plus moi, est-ce mon nom, est-ce moi ? (Dib, 1994, p. 53)

L'être créateur étant dans une « nuit pure », s'efface au fur et à mesure qu'il écrit. Le Moi se dissout dans le langage et laisse cette part étrange qui est en lui s'exprimer. Le « masque » tombe et « l'autre » renaît dans ce temps absent qui lui est favorable. « Le plus moi » est une expression assez significative qui montre que si le « je » disparaît, l'autre prend le dessus et lui fait voir sa « vraie figure ». « Le plus moi » est l'autre nom qui désigne l'artiste et qu'il se met à chercher. Seule la parole écrite dans une « nuit sans nuit » compte car elle est à même de transcrire les tourments d'un Moi qui n'arrive plus à assumer son existence. L'être qui écrit se voit en train de prendre vie grâce à cette part étrange qui se réveille en lui et qui lui dicte ce qu'il y a lieu de faire. Il cherche « à retrouver la sécurité d'un nom, et à situer le « contenu » du livre à ce niveau personnel où tout ce qui se passe se passe sous la garantie d'une conscience, dans un monde qui [lui] épargne le pire malheur, celui d'avoir perdu le pouvoir de dire Je. » (Blanchot, 1979, p. 289). Pour Maurice Blanchot, l'écriture est ce qui permet à l'écrivain de ne pas se perdre dans l'anonymat. Ecrire est une manière de se dire et de se définir quelque peu pour éviter le pire qui puisse arriver à un artiste : le fait d'être dans l'incapacité de créer. Ecrire est pour l'écrivain

essentiel³ car c'est ce qui lui permet de se reconnaître en tant que personne qui a un nom, c'est-à-dire à s'identifier, à s'approcher quelque peu de cette part étrange qui est en lui et qu'il ressent sans cesse. En tant qu'homme d'exil, Mohammed Dib n'a pas cessé de faire appel à son pays d'origine : l'Algérie. Un appel qui lui a permis de se ressourcer et de créer à travers l'écriture « une terre qui veille de lui » (1990, p. 192). Il a transposé un « là-bas » dans un « ici » pour donner lieu à une merveille : « un endroit qui ne connaît pas l'homme » (1990, p. 80). C'est ainsi qu'il a pu faire vivre en lui et en harmonie deux parts du monde, différentes et éloignées, auxquelles il a pensé appartenir. Il a surtout voulu éviter le pire : se trouver dans un entre-deux. Se chercher un nom, c'est donc tenter de créer à partir de ce qui est déjà là, un déjà vu et connu, car le monde n'a attendu personne pour être nommé. Mohammed Dib est donc parmi ces écrivains qui insiste sur la nécessité d'interroger le monde, de tenter de nommer ce qui peut paraître innommable, et surtout de mener sa quête sur son propre moi pour se trouver un nom qui peut au mieux identifier sa propre personne. Il écrit à ce propos : « Le discours que nous adressons au monde ne le nomme pas, il n'est que le miroir dans lequel nous nous regardons, nullement du reste pour y chercher notre image, mais notre nom. » (1994, p. 24)

Conclusion

Chercher « la sécurité d'un nom » a été sans nul doute l'occupation majeure des deux écrivains : Mohammed Dib et Maurice Blanchot. Si en tant qu'hommes, ils ont été amenés à vivre l'exil, d'une manière ou d'une autre, c'est pour se consacrer à leur travail ou dirions-nous à leur passion : celle d'écrire. Seule l'écriture pouvait les aider à surmonter ce « sentiment d'exil » qui les rongait de l'intérieur. L'essentiel est de ne pas périr dans l'abandon du Moi ; le « je » qui se cherche, se pose des questions auxquelles il est difficile de répondre : Qui suis-je ? Qui est l'Autre ? Oui sont les Autres ? Mais ce sont ces questions qui amènent les deux écrivains qui nous intéressent à mieux se rapprocher de l'humain. Même si leurs œuvres ne sont pas toujours faciles à saisir, elles intéressent le lecteur par leur trait spécifique et contradictoire dans le sens où elles apparaissent à la fois comme silencieuses et bavardes.

Références bibliographiques

- Blanchot, M. (1971) *L'Amitié*, Gallimard, Paris.
 Blanchot, M. (1979), (1959), *Le livre à venir*, Gallimard, Paris.
 Blanchot, M. (1980), *L'écriture du désastre*, Gallimard, Paris.
 Blanchot, M. (1981), *De Kafka à Kafka*, Gallimard, Paris.
 Dib, M. (1990), *Neiges de marbre*, Sindbad, Alger.

³ « Quand on vit, il faut créer. », écrit Mohammed Dib dans *Neiges de marbre*, p. 188.

Dib, M. (1994), *L'Infante maure*, Albin Michel, Paris.

Dib, M. (1998), *L'Arbre à dire*, Albin Michel, Paris.